

Once Upon a Time... in Hollywood

Les sixties ou le virage passionnel de l'enfant terrible du cinéma américain

Sophie Leclair-Tremblay

Number 320, October 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92670ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclair-Tremblay, S. (2019). Review of [Once Upon a Time... in Hollywood : les sixties ou le virage passionnel de l'enfant terrible du cinéma américain]. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 10–11.



Once Upon a Time... in Hollywood

Les *sixties* ou le virage passionnel de l'enfant terrible du cinéma américain

SOPHIE LECLAIR-TREMBLAY

« Avec ce neuvième long métrage, le réalisateur livre un vibrant hommage au lieu, célébrant l'euphorie et l'effervescence de vivre dans le Hollywood des années 1960. »

Le cinéaste Quentin Tarantino est de retour avec son neuvième long métrage, *Once Upon a Time... in Hollywood*. La puissance évocatrice du titre de ce nouvel opus se veut annonciatrice de la fresque grandiose dont il est permis de s'attendre de la part du réalisateur, scénariste, producteur et acteur de 56 ans. Et comme de fait, il s'agit d'un film-événement dont l'effet s'avère retentissant à l'égard de l'actualité, de l'état du cinéma et de celui de la carrière du célèbre réalisateur.

Le film plonge l'auditoire dans le Hollywood de 1969 et dans le quotidien de Rick Dalton – interprété de façon absolument phénoménale par Leonardo DiCaprio – acteur de télévision sur le déclin, et de Cliff Booth – solide Brad Pitt – doublure et fidèle acolyte de Rick. Ils sont tous deux embourbés dans l'omniprésence de la télévision et, par conséquent, dans la mentalité que proposait ce Hollywood d'auparavant, la vision du cinéma aux États-Unis avant les grands changements de l'époque. Parce que 1969 rime avec rébellion, l'objectif étant de rompre

avec le conservatisme du passé. Nous entrons dans ce contexte de fin de décennie marquée par de profonds bouleversements, alors que la guerre du Vietnam bat son plein et que la présence des *hippies*, symbole même de la rébellion et des figures contestatrices de ce temps, prend de plus en plus d'ampleur. Le long métrage traduit habilement le sentiment que quelque chose se passe au-dehors, que les idées révolutionnaires caractérisant l'époque s'immiscent dans le monde tel qu'on le connaît, et ce, de façon irréversible. Il s'agit d'un sentiment flottant durant la majeure partie de l'oeuvre, car *Once Upon a Time... in Hollywood* concentre son récit sur le quotidien des personnages fictifs que sont Rick et Cliff et sur leur environnement, ce paysage hollywoodien mêlant réalité et fiction (par un amalgame majestueux de références véridiques et fictives), réalité notamment représentée par les voisins immédiats de Rick sur Cielo Drive: il s'agit de nul autre que Roman Polanski et de sa femme, Sharon Tate. Le film en

Enchaîné aux codes cinématographiques et télévisuels du Vieil Hollywood

vient à utiliser la voie rocambolesque de l'humour empreinte d'une violence qui détonne du reste de l'oeuvre, en plus d'avoir recours à une importante dose de fabulation par rapport à l'histoire réelle afin de s'approprier la fin de décennie avec brio, prenant l'allure d'un conte de fées qui pourrait mal tourner – et qui dans les faits tourna à la tragédie le 9 août 1969, lorsque la route de Tate croisa celle des membres de «La Famille», secte de *hippies* dirigée par le criminel américain Charles Manson.

Le film marque, par sa représentation d'époque, le passage retentissant de l'ère du Vieil Hollywood à celui du Nouvel Hollywood. Alors que le cinéma tend à s'éloigner de la structure classique hollywoodienne, Rick en est jusque-là prisonnier, affublé de l'étiquette du méchant de service des séries télévisées, trouvant inconcevable l'idée de se retirer derrière son personnage, d'arborer une allure qui force le spectateur à détacher l'acteur du rôle pour lequel il est le plus connu – dans le cas présent de son rôle de Jack Cahill dans la série télévisée *Bounty Law*, ce personnage qui se trouve sur tous les écrans de télévision. Il est fort intéressant de constater que les deux principaux protagonistes semblent surtout servir à étudier l'époque dont il est question. Rick et Cliff ne vivent pas de réelle transformation psychologique : ils ressortent assez similaires à ce qui nous est présenté d'eux d'entrée de jeu, si ce n'est qu'ils se sont frottés aux métamorphoses de la fin de décennie, chacun à leur façon. Le long métrage vient constamment souligner que tout divise un être tel que Rick, acteur dont la carrière se veut jusqu'ici enchaînée aux codes cinématographiques et télévisuels du Vieil Hollywood ainsi qu'à son monde fantasmagique, et les valeurs du mouvement *hippie*, génération portant les couleurs de la contre-culture américaine. Le passage où Rick lance cette insulte assourdissante à Tex, le traitant de «Dennis Hopper», est une puissante façon de marquer la frontière existant entre son monde et celui des jeunes gens en marge qu'il a devant lui, évoquant le réalisateur d'*Easy Rider*, oeuvre emblématique du Nouvel Hollywood et des *hippies*.

L'oeuvre décortique joyeusement la léthargie artistique qui s'insinua dans le cinéma des années 1960, alors que les célébrités ayant auparavant joui – ou jouissant toujours – d'une certaine notoriété semblent obnubilées par ce désir d'être remarqué, aimé, admiré, mais aussi d'accompagner les gens dans leur quotidien, de faire partie intrinsèque de leur routine, d'être l'attraction de fin de soirée, le divertissement ultime. Le film cherche constamment à souligner cette mosaïque infernale du *mâs-tu vu*, syndrome majeur chez les vedettes hollywoodiennes de l'époque. Mais il n'est pas ici question de dénigrer

ce qui caractérise la fin des *sixties* à Hollywood : la représentation qu'en fait Tarantino semble porter les traits d'une profonde lettre d'amour écrite par un cinéaste reconnu pour être immensément cinéphile. L'oeuvre est à la fois un portrait et une célébration de cette époque fulgurante, animée de la puissance que peut procurer aux gens du milieu l'action de visionner ses performances, de les vivre aussi intensément que le reste des spectateurs – ou encore de recouvrir les murs de leur propre demeure avec les affiches des oeuvres auxquelles ils ont participé – affiches sur lesquelles la célébrité en question figure inmanquablement.

Avec ce neuvième long métrage, le réalisateur livre un vibrant hommage au lieu, célébrant l'euphorie et l'effervescence de vivre dans le Hollywood des années 1960. Que ce soit par les lumières, les couleurs, les enseignes de restaurants, les marquises des cinémas, les voitures d'époque, les rues qui font rêver, l'ensemble du paysage se veut porteur d'un regard amoureux, regard appuyé par une puissante et polyvalente bande sonore composée d'une multitude de groupes des années 1960, de publicités et d'extraits radiophoniques, rappelant combien l'utilisation de la musique chez Tarantino semble toujours venir former un ensemble plus vrai que nature avec les actions se déroulant devant nos yeux. Et la culture populaire, celle que Tarantino semble tant affectionner et qui semble tant avoir forgé le cinéaste qu'il est devenu, se retrouve partout, tout le temps. Le long métrage est une véritable surenchère de références culturelles – affiches, publicités, bandes dessinées, télévision, radio, films – habitant l'univers de l'ensemble des personnages, même ceux que tout oppose. Ce nouvel opus porte donc les traits d'une rupture de style chez l'auteur qui, tout à la fois, offre un film qui apparaît comme un puissant écho à sa personnalité, là où la cinéphilie débridée de Quentin Tarantino trouve son ancrage dans le propos, et s'y manifeste davantage que dans son langage filmique.

Si ce long métrage semble faire bande à part dans la carrière de Tarantino, il s'inscrit dans son parcours en tant que nouvel apport au 7^e art tel qu'il est à ce jour, offrant ce portrait singulier des profondes métamorphoses qui survinrent il y a de ça un demi-siècle. Et les voies qu'il emprunte pour pour le faire firent voir le jour à un projet éminemment authentique.. Le propos de *Once Upon a Time... in Hollywood* et l'époque dans laquelle se situe l'oeuvre semblent prédominer sur la signature habituelle de l'auteur, instaurant un nouvel axe cinématographique dans la carrière de l'un des cinéastes les plus influents des deux dernières décennies... et le cinéma d'aujourd'hui ne peut que mieux s'en porter. ▲



IL ÉTAIT UNE FOIS À HOLLYWOOD

Origine : États-Unis / Grande-Bretagne

Année : 2019

Durée : 2 h 41

Réalisation : Quentin Tarantino

Scénario : Quentin Tarantino

Images : Robert Richardson

Montage : Fred Raskin

Musique : Morceaux variés

Décor : Jann K. Engel et Eric Sundahl

Direction artistique : Barbara Ling

Costumes : Arienne Phillips

Chorégraphie : Toni Basil

Interprètes : Leonardo DiCaprio (Rick Dalton), Brad Pitt (Cliff Booth), Margot Robbie (Sharon Tate), Emile Hirsch (Jay Sebring), Margaret Qualley (Pussycat), Timothy Olyphant (James Stacy), Julia Butters (Trudi Fraser), Austin Butler (Charles «Tex» Watson), Dakota Fanning (Lynette «Squeaky» Fromme), Bruce Dern (George Spahn), Mike Moh (Bruce Lee), Luke Perry (Wayne Maunder), Damian Lewis (Steve McQueen), Al Pacino (Marvin Schwarz), Kurt Russell (Randy/Le narrateur), Zoë Bell (Janet), Clifton Collins Jr. (Ernesto «The Mexican» Vaquero), Michael Madsen (Shérif Hackett), Lena Dunham (Gypsy), Samantha Robinson (Abigail Folger), Rafal Zawierucha (Roman Polanski)

Producteur(s) : Quentin Tarantino, David Heyman, Shannon McIntosh

Distributeur : Columbia Pictures